

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

PAS un des beaux jours de la semaine dernière, à l'heure où les landaux se découvrent pour conduire au bois quelques jeunes élégantes, où la foule commence à se presser sous les grands arbres des Tuileries, et où plus d'une timide beauté vont essayer dans la campagne leur piquant amazone, il était

dans Paris une enceinte où le jour ne pouvait pénétrer, et où la douce lueur des bougies en éclairait seule les brillans ornemens : les plus rares tissus en tapissaient les murs. Ici on voyait flotter des gazes dont les vives nuances s'interrompaient par des dessins d'or et d'argent ; là des étoffes de soie à couleurs changeantes et brodées avec un goût exquis, se dessinaient en élégantes draperies. Les organdis brodés en soie et or, les tulles, sur lesquels un travail habilement varié reproduisait l'effet des pierres fines et les plus beaux émaux, étaient suspendus en longs plis près des masses de cachemires des Indes, de riches tissus de Lyon, de charmantes fantaisies de Saint-Étienne... et, au milieu de ce temple tout de goût et de luxe, une reine et une auguste princesse choisissant et admirant chacun des objets qui les environnaient, accordaient le plus flatteur éloge à l'industrie française, et donnaient par leur présence un nouvel éclat aux magasins Sainte-Anne qu'elles venaient visiter.

Rien de plus ingénieux que la disposition des magasins de M. Delisle au moment où S. M. la reine de Naples et S. A. R. MADAME y arrivèrent. Par une attention des mieux entendues, on avait disposé toutes les étoffes destinées à être portées aux lumières dans une salle éclairée de bougies, afin de pouvoir uger ces genres de parures dans tout leur avantage. Toutes les autres salles n'étaient pas décorées avec moins de recherche, et les princesses en témoignèrent leur satisfaction dans les termes les plus bienveillans. S. M. la reine y fit de brillantes emplettes, et les magasins Sainte-Anne eurent à compter encore un bien beau jour de succès.

— Le bal de l'ambassadeur d'Espagne a laissé tant de souvenirs d'élégance que la description des toilettes qui y ont été vues est encore le sujet de plus d'une conversation. La princesse Russe qui a le plus frappé par la prodigalité de ses diamans, sera long-tems citée pour la somptuosité de sa parure. Sa coiffure était composée d'un bandeau de diamans et d'un diadème de perles surmonté de brillans ; ses cheveux étaient relevés à la grecque. Les brillans qui formaient son collier, ses boucles d'oreilles, sa ceinture, ses agrafes, etc., étaient d'une telle beauté que l'aspect en était éblouissant.

— La toilette de S. A. R. MADAME était d'une splendeur sans égale. Sa robe en crêpe rose était garnie au-dessus de

Pourlet d'une guirlande en roses et épis d'argent. La ceinture en diamans était à pointe sur la poitrine ; les agrafes qui retenaient les draperies sur les épaules , ainsi que le bas des manches et le tour du corsage , étaient en diamans ; le collier était formé de trois rangs de brillans énormes. Les boucles d'oreilles, bandeau, diadème, aigrette étaient d'une harmonie parfaite. La toilette de MADAME était vraiment d'une richesse royale.

— L'ambassadrice d'Espagne portait une parure plus élégante que riche. Sa coiffure , composée avec excessivement de goût , avait été exécutée par M. Normandin qui s'était aussi distingué par plusieurs autres charmantes coiffures que l'on remarquait au même bal.

— Nous reviendrons encore aujourd'hui sur le succès de la *Crinoline-Oudinot*, dont le mérite contesté par les détracteurs de tout ce qui est nouveau , a cependant fait époque dans les inventions les plus intéressantes qui ont paru cette année. Ce tissu fin et léger pour lequel M. Oudinot a obtenu le privilège exclusif , a acquis un tel degré de perfection qu'il s'applique à toutes les parties de l'habillement , jusqu'aux corsets de femme , chapeaux , amazones. Il a été adopté par le roi , toute la cour de France , et plusieurs cours étrangères , pour habillemens de campagne , de cheval et de chasse. Cette étoffe est à la fois ferme , souple , imperméable et légère , et offre de tels agrémens , que son usage , une fois connu , semble indispensable pour l'été. Des avantages aussi précieux sont la meilleure réponse que M. Oudinot ait à opposer aux instigations de l'envie toujours inquiète d'un nouveau succès , et le garant de la faveur que doit acquérir chaque jour la *Crinoline-Oudinot*.

ooo oooooo ooo

UN SOUPER CHEZ VÉRY.

Il y a quelques années de cela ; j'étais bien jeune encore , et je commençais mon droit. Un soir , un dégoût fortement prononcé me prit de Justinien et du code ; j'endossai mon habit de bal , je débauchai un de mes amis , et tous deux , abandonnant le quartier St.-Jacques , nous opérâmes une descente sur la rive droite de la Seine. On donnait l'*Avare* au Théâtre-Français : nous entrâmes. La salle était déserte , selon l'usage antique et solennel ; et , en effet , il nous fallait cet enthousiasme

qui bat au cœur à vingt ans, pour oser affronter les douleurs auxquelles la plupart du tems on abandonne les chefs-d'œuvre de Molière. Dans les loges, deux ou trois femmes de chambre ; au parterre, des claqueurs endormis : voilà ce que je découvris dans cette inspection que fait tout homme bien appris en entrant dans une salle de spectacle. J'allais reporter mes regards sur la scène, quand, par hasard, ils s'arrêtèrent sur deux jolies têtes qui se dessinaient sur le fond noir d'une loge de rez-de-chaussée. C'étaient deux jeunes femmes, mises avec une élégance recherchée, d'ailleurs fort peu occupées du spectacle, car elles parlaient, parlaient, comme deux. . . . femmes. Je fis remarquer à mon ami qu'elles étaient seules ; et, avec l'assurance que nous donnaient quelques succès obtenus à la Grande-Chaumière, nous allâmes nous placer derrière elles. Pendant tout le premier acte, on s'observa en silence, précisément comme font, avant d'en venir aux mains, deux corps d'armée en présence. Durant l'entr'acte, quelques mots insignifiants furent jetés en avant ; on y répondit, et la conversation fut engagée. En peu d'instans elle devint aisée, piquante, car nous avions affaire à deux femmes pleines d'esprit, de vivacité et de coquetterie ; de telle sorte qu'à la fin du spectacle il y avait presque de l'intimité entre elles et nous.

Les acteurs, rarement interrompus par les applaudissemens, avaient débité leur chapelet avec une rapidité extrême, si bien qu'à dix heures et demie il fallut songer au départ. L'écolier le plus niais en amour n'aurait pas laissé notre conversation au point où elle en était ; je proposai donc à nos belles inconnues un souper chez Véry. Un refus bien formel accueillit ma proposition. J'insistai ; lors, l'une d'elles se pencha à l'oreille de son amie, quelques paroles que nous n'entendîmes pas furent échangées en riant et l'on consentit. Du Théâtre-Français chez Véry, il n'y a qu'un trajet fort court ; nous le fîmes, mon ami et moi, pressant chacun un joli bras que l'on nous abandonnait sans prudence.

« Garçon, vite un cabinet particulier, quatre couverts. »

Pendant que nous traversions un étroit corridor, ma jolie compagne s'approcha du garçon qui nous guidait, lui dit deux mots à l'oreille, et lui remit quelque chose dans la main. Cela me parut singulier ; mais une question eût été indiscrete, je n'en fis point. Je n'avais pas affaire à deux de

res
ivre
re ;
ou-
s en
re-
sur
oge
ises
s du
...
les ;
ob-
der-
en
ins,
ques
et la
sée,
'es-
n du
s.
ens,
bien
olier
tion
in-
eillit
l'o-
mes
tre-
us le
l'on
."
jolie
dit
s la
été
x de





Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 24 près le passage de l'Opéra
 Chapeau de paille de riz des M^o de M^{me} Bauteccour, Redingote en Taconas bro
 façon de M^{me} Decantes rue de la Harpe N^o 22 Bottines en Crin des M^o de Zier par
 Colbert. Robe d'Enfant en Batiste brodée. Corsage et pantalon plissés, Capote en batiste et

ces modestes grisettes de la Grande-Chaumière qui se récrient d'admiration lorsqu'on leur offre une bouteille de bière et des échaudés ; aussi je mis en jeu toutes les facultés intellectuelles qu'il a plu au ciel de m'accorder , pour composer un menu digne de nos deux jolies convives , dont la conduite offrait je ne sais quoi de mystérieux. Mais j'eus beau déployer le plus grand luxe dans la composition de notre souper, je ne pus satisfaire le goût de ces dames. Elles étaient, il est vrai, d'une délicatesse, d'une exigence... C'était plaisir de les voir renvoyer tous les mets sous divers prétextes, faire déboucher dix bouteilles avant d'en trouver une à leur goût. Quand je dis que *c'était plaisir*, je me trompe, car j'avais tout au plus 20 fr. dans ma bourse; mon ami n'était guère plus riche, et le total de la carte menaçait d'être effrayant! Aussi, à chaque marque nouvelle d'indiscrétion de la part de nos convives, mon ami faisait une grimace, et mon visage devenait grave en diable, ce qui n'échappait pas aux deux amies, et semblait leur inspirer encore plus de gaieté, de coquetterie et de gourmandise. Deux jolies mains nous étaient abandonnées, de douces paroles nous étaient dites, tout cela eût été délicieux, si nous n'avions pas eu en perspective un affront en présence de nos conquêtes; et cette carte à payer, terrible, menaçante, était l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes au milieu des joies d'un banquet. Enfin je me décidai, je sortis, j'allai trouver le maître du café, et lui présentant ma montre :

« Monsieur, lui dis-je, j'ai oublié ma bourse, mais voici ma montre que je vous offre en gage, en attendant que je vous rapporte ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien, Monsieur, tout est payé.

— Comment, tout est payé?

— Oui, Monsieur; en entrant, une de ces dames que vous accompagnez a remis cinq louis au garçon. »

Oh! je l'avoue, je revins consterné. Je fis de vifs reproches qu'on reçut en riant. Je parlai d'humiliation, on me serra la main; bref, il fallut se résigner.

Nous sortîmes de chez Véry, et j'allais proposer un fiacre à nos compagnes mystérieuses, quand, sur l'ordre de l'une d'elles, un équipage élégant, stationné à la porte, s'approcha de nous; un laquais à riche livrée ouvrit la portière. La foudre



serait tombée à mes pieds que j'aurais été moins surpris. Deux fois une douce invitation nous fut répétée, et nous nous décidâmes enfin à prendre place à côté de ces dames.

« Où madame veut-elle qu'on la conduise, demanda le laquais ? »

— Quelle est la demeure de ces messieurs ? dit l'une des deux amies. »

Pour le coup, c'était trop fort : avouer à deux petites-maîtresses, bien élégantes, bien jolies, bien coquettes, que l'on demeure rue du *Foin Saint-Jacques* !... Je refusais obstinément, mais mon ami, plus faible que moi, après de vives instances, lâcha le mot fatal, et la voiture roula vers la rue du *Foin Saint-Jacques*.

Durant ce long trajet, prières, supplications furent vaines auprès de nos belles inconnues pour obtenir d'elles leur nom, leur demeure, l'espoir de les revoir. « Elles seraient compromises, perdues, si elles nous revoyaient. »

Enfin le marchepied s'abaissa devant ma modeste demeure ; nous descendîmes après avoir baisé une jolie main, et l'équipage repartit avec une rapidité qui nous ôta toute envie de le suivre.

Pendant un mois entier, nous courûmes bals, théâtres, promenades publiques ; ce fut en vain.

Quelles étaient ces deux femmes ? je l'ignore encore ; de tout cela il ne m'est resté qu'un souvenir, et un joli petit gant dérobé avant le dernier adieu ; s'il pouvait, comme la pantoufle de Cendrillon, me faire retrouver ma charmante inconnue !

CITÉ IRLANDAISE ENFOUIE SOUS LES SABLES.

L'Italie n'est pas la seule contrée de l'Europe où de grandes catastrophes ont fait disparaître à nos yeux des villes entières. Il existe, sur la côte méridionale du comté de Wexford, en Irlande, une baie peu étendue, resserrée entre deux montagnes. Un rivage sablonneux, un sol inégal, aride et couvert seulement d'une chétive végétation, le distingue du pays environnant, qui est fertile, et offre même à la vue quelques beaux sites. Des éminences de ce sol sont disposées parallèlement et viennent se couper en angles droits ; et telle est leur régularité, que l'on est, au premier abord, tenté de

L'attribuer au travail de l'homme. Cette conjecture ne tarde point à se réaliser lorsque l'on reconnaît le sommet d'un ancien clocher qui s'élève au milieu de cette solitude. Là, en effet, était située la ville de *Bannow*, que les sables ont complètement enseveli. Ces lignes parallèles, les dépressions régulières du sol, tout indique la direction de ces rues. En suivant une de ces rues, on voit qu'elle se rendait à la mer, où l'on découvre, en creusant légèrement dans le sable, les restes d'un quai construit en briques.

A l'extrémité de la ville et assez loin de la mer on voit encore un monument à demi enseveli, dans lequel on descend par le toit. C'est une église dont l'intérieur a été peut-être déblayé par quelque voyageur, ou qui, fermé de toutes parts au moment de la catastrophe, aura été ainsi préservé de l'envahissement des sables amoncelés à l'extérieur. A en juger d'après le style, le monument serait de beaucoup antérieur à l'invasion des Normands dans la Grande-Bretagne. Cette découverte précieuse aurait dû sans doute exciter assez l'attention pour que l'on entreprît quelques fouilles sur cette plage solitaire; on ne l'a point fait, aussi rien n'explique bien cette sorte d'indifférence dans laquelle on semble être resté à l'égard de *Bannow*. On ignore l'époque de la destruction de cette ville, qui ne doit pas cependant remonter à un tems bien reculé. *Bannow*, au dire de Maurice Regan et de sir James Ware, aurait été une ville florissante. Ses richesses et sa population paraissent avoir été assez considérables, comme on doit le conclure du relevé fait à *Wexford*, aux archives du comté, dans les registres de perception d'impôts de cette commune, registres dont la date remonte à plus de huit cents ans, et où se trouvent ces indications qui nécessairement annoncent une population active, riche et nombreuse.

Si l'époque où *Bannow* devint la proie des sables ne peut être précisée, il est à remarquer que le même phénomène qui causa sa ruine n'a point absolument cessé. On voit encore à l'entour de grands amas d'un sable fin et nouveau, que le vent agite continuellement, mais qui s'arrête cependant dès qu'il rencontre quelque obstacle, et s'étend ensuite de manière à couvrir quelquefois un espace assez étendu. De là vient que l'aspect a tout-à-fait changé, aussi bien autour de *Bannow* qu'à *Bannow* même. Une carte topographique du comté,

dressée en 1657, montre dans la baie, et vis-à-vis, dont un canal la sépare, l'île de Slade; et des instructions, contenues dans un recueil d'observations nautiques, donnent aux marins qui traversent ce canal le moyen d'éviter les récifs qui en rendaient la navigation dangereuse. Aujourd'hui, tout est réuni à la terre; rocher, île, canal, rien n'existe plus.

(Note lue à la Société de Géographie.)

Avis aux Dames. — FANON, layetier, coffretier-emballeur, rue Montmartre, n° 172; à Paris, breveté du Roi pour le Champignon mécanique servant à l'emballage des chapeaux. Depuis long-tems les dames désiraient que l'on inventât le moyen de transporter des chapeaux en province sans être obligé de les assujettir avec des épingles, ce qui a l'inconvénient d'y laisser des marques; avec ce champignon, elles n'en auront plus besoin; il a de plus l'utilité de pouvoir servir pour poser son chapeau dans un appartement.

— EAU PHÉNOMÈNE connue depuis huit ans pour nourrir et fertiliser la racine des cheveux, en arrêter la chute, les faire croître et épaissir, les préserver de blanchir et de se décolorer, même dans l'âge le plus avancé. Cette Eau dont l'effet est si salutaire, et qui n'a pas l'inconvénient de graisser les cheveux, est due à feu HUSSON C***, savant pharmacien, aux lumières duquel nous devons le SPÉCIFIQUE PHÉNIX, réputé depuis seize ans, tant en France que dans l'étranger, pour faire fondre, sans le sentir nullement, les cors, oignons et durillons. Son application calme à l'instant, elle n'a pas mauvaise odeur et ne tache pas la chaussure. Ce spécifique est le seul autorisé de S. Exc. le ministre de l'intérieur, ce qui prouve que son efficacité est bien reconnue. Le pot se vend 3 fr., le flacon de l'Eau phénomène 5 fr. et la demi-bouteille 15 fr., chez M^{me} V^e HUSSON C***, rue Saint-Marc, n° 15, les concierges de ses anciennes demeures, rue Culture-Sainte-Catherine, n° 62, et rue Meslay, n° 30. On entre également dans cette maison par le jardin du boulevard Saint-Martin, n° 25. Chez M. Thumin, pharmacien à Marseille, et M^{me} Reigner, place Saint-Pierre, à Caen.

PERRUQUES ET FAUX-TOUPETS. — LURAT connu pour la bonne confection de ses Perruques imitant parfaitement la nature, à 12, 15 et 18 fr., et pour ses Faux-Toupets invisibles, à 8, 12 et 15 fr. Tous ces ouvrages peuvent se mettre en parallèle, pour leur perfection, avec ceux de ses confrères qui sont le plus en renom.

Son magasin, bien assorti, est toujours rue St-Germain-l'Auxerrois, n° 35, et quai de la Mégisserie, n° 28, entre le Pont-Neuf et le Pont-au-Change.

— 8^e Livraison des MÉMOIRES CURIEUX, par A. Châteauneuf, chez Vavasseur, contenant un article sur l'enfance et la captivité de madame la Dauphine, les Maisons historiques de Duguesclin, Brissac, Mornay, Percy, Saint-Simon, Boufflers, Fortia, Senneville, l'Aubépine, d'Aligre, Crillon, Châteaubriand, Bonaparte; dans la haute finance, Béchamel, Beaujon, Labourdonnais (des Indes), et les cinq Rotschild; une vie de la princesse Palatine, avec un choix de ses portraits et de ses anecdotes de cour.

A ce Numéro est jointe la planche 732.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.